

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63408

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Josef RATTNER, Gerhard DANZER, Irmgard FUCHS, *Glanz und Größe der französischen Kultur im 18. Jahrhundert*, Würzburg (Königshausen & Neumann) 2001, 322 p.

Les auteurs se proposent de traiter leur sujet, les intellectuels français du XVIII^e siècle, en quatre grandes parties, dont nous résumons ou explicitons les titres: la philosophie des Lumières; les philosophes radicaux; vers la Révolution française; les grandes figures féminines. Jean-Jacques Rousseau apparaît dans le premier chapitre, car le second est réservé aux matérialistes et aux sensualistes, pour lesquels les auteurs, psychothérapeutes de formation et de métier, semblent avoir une estime particulière. Si Mirabeau et Mercier sont à juste titre présentés comme des auteurs »révolutionnaires« à leur façon, il nous semble que Melchior Grimm, malgré une certaine lucidité, et le marquis de Sade, bien que révolutionnaire militant, ne puissent guère passer pour des auteurs représentatifs de 1789. Le quatrième chapitre, le plus court, tient compte de la réévaluation du rôle des femmes dans l'histoire culturelle.

Ce livre est un projet éminemment sympathique. Il est dit, dans une préface très brève, que le premier Siècle »de la lumière« (sic) en appelle de nos jours un second, sans que cette nécessité soit vraiment expliquée. À la fin des chapitres, tous consacrés à un auteur ou plusieurs, les sources sont indiquées, généralement des traductions et des études allemandes. La bibliographie »scientifique« remonte souvent à plusieurs décennies, voire à un siècle ou plus, Klemperer, Cassirer, Plekhanov ou Lange sur l'histoire du matérialisme (1866). Les études récentes n'apparaissent que si elles ont été écrites ou traduites en allemand (par exemple J. Schlobach sur Grimm et E. Badinter sur Émilie du Châtelet). Dix-huit écrivains font l'objet de chapitres, de Fontenelle à Mme de Staël. Voltaire a droit au plus long développement (28 p.), Montesquieu, Diderot et Rousseau se contentant d'environ 20 pages et Vauvenargues de 7. La seconde partie est consacrée à La Mettrie, Condillac, Condorcet (le livre d'E. et R. Badinter n'est pas cité), Helvétius, Holbach et Chamfort, la troisième à Grimm, Mercier, Mirabeau, Sade et à la »Grande Révolution« et la quatrième à Émilie du Châtelet, aux salons du XVIII^e siècle et à Germaine de Staël.

Quelques erreurs parsèment des textes dans l'ensemble aussi bien renseignés qu'écrits. Grimm n'est pas »Pfälzer«, mais »Oberpfälzer« (du Haut-Palatinat, p. 84), »Miß Sara Sampson« (1755) n'a pu être inspiré à Lessing par les drames postérieurs de Diderot (p. 86). Le »Neveu de Rameau« ne fut pas retraduit de l'allemand (de Goethe) tout au long du XIX^e siècle, mais fut édité dès 1823 à partir d'un manuscrit français, une copie plus »sûre« n'étant découverte qu'en 1891 (p. 87). Ce ne sont pas tant les gouvernants que les formes de gouvernement qui exercent, selon Montesquieu et beaucoup d'autres penseurs, une influence sur les hommes et leur »éducation« (p. 194). Le »Journal étranger« n'a pas paru durant trois décennies, mais, au total, durant 9 ans, de 1754 à 1762, avec un an d'interruption (p. 216). La recommandation cynique d'une »grande princesse« au peuple affamé (»Qu'ils mangent de la brioche!«) est tirée des »Confessions« de Rousseau, et il est peu probable que Marie-Antoinette ait jamais prononcé un tel »bon mot« (p. 244 et 265). Le français n'est pas toujours sûr (»reflection« p. 140, »flaneur« p. 242, »paix aux cabanes« au lieu de »paix aux chaumières« p. 275). On note, en allemand, un curieux emploi de »imponieren« au sens de »sembler« et de »Pfründe«, comme si le mot était au pluriel (p. 168). L'analogie entre la Révolution qui dévore ses enfants et Saturne a été forgée par le Girondin Vergniaud, Büchner s'est contenté de la reprendre dans »Dantons Tod« (p. 272). On peut regretter l'absence d'auteurs aussi talentueux que Marivaux et Beaumarchais et, dans le chapitre »féminin«, celle de figures attachantes telles que Théroigne de Méricourt et Olympe de Gouges, dont les œuvres ont été si bellement éditées par la regrettée Gisela Thiele-Knobloch. Quelques pages sur la peinture, la sculpture et l'architecture, sur les sciences et les techniques avaient leur place dans ce livre de même qu'un index des noms cités.

On comprend qu'il ne s'agit pas d'une présentation érudite du XVIII^e siècle français ou, plus exactement, parisien, encore moins de la définition d'une nouvelle problématique, mais d'une succession de chapitres sur les grands écrivains de cette période faste pour la langue, la

littérature et la pensée françaises. On ne peut que saluer ce travail d'amateurs »éclairés« qui prennent parti contre la mise en cause des Lumières, de leur »dialectique« (aucune allusion à Adorno et Horkheimer dans ce livre), voire du terrorisme sur lequel elles auraient débouché. Sur ce dernier point le livre est cependant un peu contradictoire, le chapitre sur Rousseau décelant une origine du terrorisme robespierriste et des totalitarismes du XX^e siècle dans le concept de »volonté générale« (p. 108) alors que celui qui traite la Révolution française attribue la responsabilité de la radicalisation montagnarde à la menace contre-révolutionnaire, à l'intérieur et à l'extérieur et aux peurs qu'elle a suscitées (p. 272). Les auteurs s'efforcent de relier la philosophie des Lumières à la naissance de la psychiatrie moderne et d'expliquer les causes et la »mécanique« de la conduite des hommes (Rousseau) et des partis (les montagnards). Ils renvoient aussi souvent aux philosophes allemands, de Kant à Hegel, de Nietzsche à Husserl et Heidegger. Au total un livre bienvenu, qui rappelle ce que les sociétés démocratiques doivent aux Lumières.

François GENTON, Grenoble

Olaf ASBACH, *Die Zähmung der Leviathane. Die Idee einer Rechtsordnung zwischen Staaten bei Abbé de Saint-Pierre und Jean-Jacques Rousseau*, Berlin (Akademie Verlag) 2002, 352 p. (Politische Ideen, 15).

Que sera l'Europe à 25 États? Comment concevoir une fédération d'États souverains et l'articulation des souverainetés nationales avec une souveraineté supranationale? À l'aube du XXI^e siècle, la science politique et celle des relations internationales s'interrogent comme le firent en leur temps l'abbé de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau. Auparavant, l'auteur rappelle le difficile cheminement d'un droit international à travers les conférences intergouvernementales de 1899 et 1907 sur le droit de la guerre, le tribunal de La Haye (1901), la S.D.N., le pacte Briand-Kellogg, l'ONU... L'école réaliste n'aura pas de peine à opposer à ces avancées les drames inhumains du XX^e siècle et les quatre décennies d'équilibre de la terreur. La chute du totalitarisme communiste a réouvert l'histoire au prix d'une insécurité accrue, une multitude de petits conflits avec risque d'escalade remplaçant le choc des deux blocs. À la fragmentation politique, ethnique, culturelle... s'oppose l'autre »méga-trend«, celui de la globalisation ou mondialisation, qui induit la dénationalisation et donc le déclin programmé de l'État national. Ce qui semble se profiler à l'horizon est moins une *Weltgesellschaft* qu'une *Gesellschaftswelt*, non pas une société internationale de droit mais, pour parler comme Hobbes, la guerre de tous contre tous. Avant lui, et au moins depuis Machiavel, le processus de genèse de l'État moderne a alimenté la théorie politique qui a insisté sur les bases du droit et de la paix. Mais l'État moderne, émancipé de la *respublica christiana*, est maître chez lui et ne reconnaît aucune autorité extérieure; les traités de Westphalie ont consacré cet état de fait pour l'Allemagne. Désormais le souverain assure la sûreté de son peuple comme l'individu assurait celle de son corps dans l'état de nature, et l'état de guerre entre les individus se transforme en état de guerre entre les États. Hobbes en a tiré les conséquences dans toute leur radicalité. Grotius, Vitoria, Pufendorf, Wolff ont posé de nouvelles bases pour le droit des peuples: au droit naturel comme postulat d'une nature raisonnable et sociale se superpose un *ius gentium voluntarium* maintenu par le vouloir des peuples, qui fixe entr'autre le droit de la guerre, puisque la force et la guerre font partie du système international. La recherche d'un ordre garantissant la paix et le droit se développe dans la France hégémonique et absolutiste de la fin du règne de Louis XIV. Pour les hommes des Lumières, qu'il n'y ait pas de paix perpétuelle n'est pas un fait de nature mais le résultat de mauvaises institutions. Or sans la paix il n'y a pas de développement et d'aisance possibles.

Académicien français, aumônier de la Princesse palatine, membre du club de l'Entresol, l'abbé de Saint-Pierre, observateur de la cour, proche de l'opposition aristocratique des ducs